

L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes. 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50
Autres départements. 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »
Étranger. le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 A 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

Vente en gros : Rue Mulet 8.

SOMMAIRE : Juillet 1883. — BULLETIN POLITIQUE, M. F. — GLANES DE LA SEMAINE. — GROUPEMENTS-NOUS ET COMBATS, S. — SÉANCE ANNUELLE DE GYMNASTIQUE A L'ÉCOLE DE LA SALLE. — DENIER DES EXPULSÉS. — SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE, Jean de Lyon. — ENCORE UNE MANŒUVRE DE LA FRANC-MACONNERIE. — FEUILLETON, Gabriel. — LA PEUR. — LES GRANDS HOMMES, Un bibliophile. — PÈLERINAGE DE N.-D. DE LOURDES. — LE CLOCHER, De Jacob de la Cottière. — CONCERTS BELLEOUR, L. A. — TRIBUNE DU TRAVAIL.

Juillet 1883

Il y a un an nous arrivait la première nouvelle de la maladie dont venait d'être frappé M. le comte de Chambord.

Non seulement la France, mais l'Europe entière suivait avec anxiété les phases diverses de ce mal qui ne devait pas pardonner.

Pourquoi cette inquiétude, cet effarement général au sujet de la vie ou de la mort d'un homme retiré dans un petit pays de la Haute-Autriche ?

Henri V était le dernier représentant de cette grande monarchie séculaire, la première de ces monarchies qui, à l'aide de la religion, avaient reconstitué la société sur les débris du vieux monde. La monarchie française était la seule qui, n'ayant jamais prévariqué, avait su préserver la France de l'erreur et des utopies, l'avait maintenue à son rang de fille aînée de l'Eglise et la première des nations modernes.

Voilà pourquoi le monde entier s'intéressait à cette grande existence, voilà pourquoi le 24 août suivant, à l'annonce du dénouement fatal, le deuil n'était pas seulement dans nos cœurs, à nous Français, mais c'était un deuil universel.

L'abattement amené par la mort du roi fut recueilli mais sans désespérance. Dieu frappe quelquefois, et il donne, en même temps, le courage de supporter ses plus rudes avertissements, dans le sentiment de confiance en lui et des devoirs à remplir.

Le prince que nous pleurons n'avait qu'un amour : l'amour de la France.

Montrons-nous donc dignes de lui, et convaincus que le douloureux événement du 24 août 1883 ne saurait nullement affaiblir la valeur théorique et pratique des principes sur lesquels doit reposer l'édifice d'une monarchie chrétienne et française, nous qui nous sommes toujours fait honneur de notre dévouement à la personne et aux doctrines de M. le comte de Chambord, nous formulons comme il suit les enseignements que nous avons défendus, et auxquels nous resterons inébranlablement fidèles.

« La première condition de l'existence normale d'une société, et, par suite, de relèvement de notre pays, est la reconnaissance du principe d'autorité au sens chrétien du mot.

« Ce qu'il faut à la France, c'est un gouvernement fort, respectant dans toute leur intégrité les droits de Dieu et de l'Eglise, acceptant sincèrement le contrôle et le concours de la représentation nationale, mais résolu à rompre avec les fictons parlementaires incompatibles avec tout esprit de suite dans le gouvernement, et qui réduisent la souveraineté à n'être plus que le jouet des majorités aveugles ou passionnées.

« On se ferait une dangereuse illusion en attachant la salut de la patrie à la seule solution de la question dynastique. La royauté

traditionnelle, dont M. le comte de Paris est aujourd'hui le représentant, doit être rétablie le plus tôt possible. Mais cette restauration nécessaire ne donnerait pas les fruits que l'on est en droit d'en attendre, si elle ne s'appuyait pas sur les doctrines dont l'application tendrait à réparer, dans la mesure du possible, le mal immense engendré par la Révolution.

Ces doctrines, nous les trouvons proclamées dans la correspondance de M. le comte de Chambord. C'est sur ces pages immortelles que devra se fixer de plus en plus l'attention de tous les bons Français. C'est à la suite d'un tel maître que l'on verra se former parmi nous une ligue catholique établissant sur la base inébranlable des enseignements de l'Eglise la légitimité du pouvoir royal, et les conditions qui doivent en régler l'exercice, résolue à prendre en toutes choses le « droit pour base, l'honnêteté pour moyen, la grandeur morale pour but. »

BULLETIN POLITIQUE

La question de la revision prend une tournure inquiétante pour le gouvernement, car les amendements se multiplient à tel point, que le Président du conseil est affolé, ne sachant plus quelle réponse faire à toutes les questions qui lui sont posées. L'amendement Bernard-Lavergne, substituant le suffrage universel au suffrage restreint, pour la nomination des sénateurs n'a été approuvé que par une majorité de 30 voix. Il s'en est donc fallu de bien peu que M. Ferry ne fût mis en échec, et encore n'était-ce que le commencement des surprises plus ou moins désagréables que lui réserve ce malencontreux projet.

L'amendement de M. Andrieux, tendant à rendre impossible la présidence de la République pour un des membres d'une des familles princières ayant régné sur la France, a étonné tout le monde, car on ne sait pas au juste quel est le but visé par l'astucieux et adroit député du Rhône. M. Ferry a promis de soutenir la proposition devant le Congrès, mais il est certain que son embarras était grand, et qu'il se mêle de la tournure que pourraient prendre inopinément les débats.

Quoi qu'il en soit, la revision paraît dès à présent bien compromise, et il est fort probable qu'elle partagera le sort de la loi sur le recrutement.

L'anniversaire du 14 juillet ne pouvait pas manquer de soulever les passions anti-religieuses de notre conseil municipal. Lundi les citoyens Fichet et Marc Guyaz ont demandé qu'on pavoisât et qu'on illuminât en l'honneur de la prise de la Bastille, les édifices religieux. Naturellement la proposition a été adoptée par nos édiles, trop heureux de porter ainsi atteinte à la liberté des catholiques, et nous pourrions ainsi voir nos églises ornées de drapeaux tricolores et entourées de cordons de gaz en signe de prospérité et d'allégresse.

Tout n'est-il pas pour le mieux en effet ? Le choléra est à nos portes, la guerre recommence avec la Chine, nos finances sont dilapidées. C'est le moment des réjouissances officielles et des lampions municipaux. Peuple, réjouis-toi. La République est grande, et veut que tous, amis et ennemis,

illuminent avec le même enthousiasme et la même joie.

Il faut reconnaître d'autre part que jamais peut-être notre pays ne s'est trouvé dans une passe aussi mauvaise depuis que nous subissons la troisième république.

Ah ! c'est bien le moment de rire, boire, danser et chanter que « le jour de gloire est arrivé. »

Nous venons de voir qu'elle est la situation intérieure de la France ; que dire de celle que nous font à l'extérieur les inepties les sottises de nos gouvernants.

Il semble en vérité que M. J. Ferry s'acharne à ne négliger aucune occasion de froisser et de mécontenter l'Europe.

En ce moment les puissances étrangères paraissent toutes défavorables aux prétentions anglaises ; et la France qui, par expérience et par instinct, même, devrait toujours se mettre en garde contre nos égoïstes voisins d'Outre-Manche, va se mettre en opposition avec l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, etc., pour soutenir la politique de John Bull !

Il est vrai de dire que celui qui est censé représenter à la conférence les intérêts français est « M. Waddington » !

Et pendant ce temps nos affaires vont mal au Tonkin !

Le général républicain Millot, qui par sa bravoure rappelle l'héroïsme de Paul Bert se cachant pendant la guerre 1870-1871, vient par son imprévoyance de faire tuer ou blesser près de 200 de nos braves soldats.

Nos lecteurs savent ce qui s'est passé :

Il s'agissait d'aller occuper Lang-Son, situé à trente lieues de Bac-Ninh. M. Millot, sans faire explorer le pays, sans s'inquiéter des embuscades qui pouvaient être dressées sur la route, fait partir trois cents hommes : près de dix mille Chinois attendaient cette poignée de braves, et les deux tiers de cette petite armée était bientôt hors de combat.

C'est la guerre qui va recommencer avec la Chine ; et en présence de l'affront fait au drapeau français, en présence des pertes que nous avons subies, il sera nécessaire de frapper plus vigoureusement, et de faire une campagne longue, coûteuse et meurtrière.

Voilà ce que font les hommes qui nous mènent !

Ah ! certes, on peut bien le dire et le répéter : généraux et diplomates, Millot, Ferry et Waddington, tous se valent : c'est partout l'incapacité et l'incurie. M. F.

GLANES DE LA SEMAINE

Confiance, espérance. — M. le Recteur de Notre-Dame de Fourvière nous prie d'annoncer qu'une messe suivie de la récitation des litanies de la sainte Vierge, sera célébrée, à partir de samedi, tous les jours à 7 heures, tant que l'épidémie cholérique régnera sur le territoire français.

Marseille. — Mgr l'évêque de Marseille a visité l'hôpital du Pharo, accompagné de M. Payan d'Angery, vicaire-général, et s'est ensuite rendu à la préfecture, où il a conféré avec M. le Préfet des Bouches-du-Rhône.

Mgr Robert a autorisé l'usage du gras pour tous les jours d'abstinence pendant la période cholérique ; avis en a été donné dimanche aux fidèles dans les églises.

Les prières. — Mgr. Terris, évêque de Fréjus et Toulon, vient d'adresser à ses diocésains une lettre-circulaire, prescrivant des prières à l'occasion du choléra.

« Quelle que soit la confiance qu'il est permis d'avoir dans la science, dit Sa Grandeur, n'oublions pas que c'est par la prière et la pénitence que nous pouvons désarmer le bras de Dieu qui nous menace. »

Une fête à Rome. — La solennité de la fête de saint Pierre a été célébrée cette année dans la ville-éternelle avec une ardeur et une dévotion qu'on n'était pas habitué à voir. Ce n'était plus comme autrefois les forestiers, qui envahissaient l'immense basilique vaticane, mais bien les habitants de Rome, en masses compactes ! Le correspondant du Times dans son récit sur la beauté des cérémonies, ne cherche pas à dissimuler que son cœur de protestant a été touché de voir l'empressement, la piété des fidèles.

Médaille commémorative. — La médaille commémorative de la septième année du pontificat de Léon XIII vient d'être frappée selon l'usage, à l'approche de la solennité des princes des Apôtres. Sur la face de la médaille est gravée l'auguste effigie du Souverain Pontife.

Cette médaille a été présentée au Souverain Pontife, par Mgr Folchi, secrétaire du Denier de saint Pierre, qui en a remis à Sa Sainteté trente exemplaires en or et autant en argent.

Mémorise juvabit. — C'est avec justesse que lundi passé, 30 juin, on eut pu appliquer à la belle institution des Chartreux les quatre vers que nous répétons des lèvres et du cœur aux fêtes de famille du séminaire de Saint-Jean.

L'élève des CHARTREUX semblable à l'hirondelle
Qui va sous d'autres cieux chercher d'autres séjours,
Au toit de son printemps demeurera fidèle,
Son cœur comme son aile y reviendra toujours !

On célébrait la fête de famille.

Cette belle fête qui réunit toujours un si grand nombre d'adhérents (le banquet était de plus de 600 couverts !) empruntait cette année un nouvel et touchant intérêt à la célébration des noces d'or du vénérable M. Hyvrier, supérieur de l'établissement. Nous n'avons pas ici à faire l'éloge de ce digne prêtre que tout Lyon connaît ; pour n'en dire qu'un mot, il est du nombre de ceux dont on dira : il a obligé tous ceux qui l'ont approché et n'a jamais désobligé personne.

La journée a commencé par la sainte messe pendant laquelle les élèves ont exécuté la magistrale composition d'Haydn connue sous le nom de *Messe Impériale*. Mgr Pagnon, grand vicaire du diocèse, représentait le cardinal Caverot. Au banquet, de nombreux toasts ont été portés, et parmi les plus touchants ont été ceux de M. Jandin, l'éminent président de notre tribunal de commerce, de M. Vettard et de M. Louis Manhès. Pour couronner la fête, M. le supérieur de la maison des Missionnaires, le vénérable abbé Forest, a lu un télégramme transmis par l'ambassade française : « Le Saint Père, à l'occasion de votre cinquantaine, vous bénit de cœur. — Signé : Card. JACOBI. »

Nos édiles. — Un étranger qui escaladait un soir quelconque le grand escalier de l'Hôtel de Ville et se trouverait dans le salon des fêtes de votre palais municipal, se croirait assurément au milieu d'une réunion d'Iroquois interprétant les gestes et les rugissements des fauves, leurs voisins.

Et n'allez pas détromper ce voyageur, vous Lyonnais qui aimez encore votre ville et voulez cacher ses turpitudes. Si vous alliez raconter à cet observateur qu'il assiste à une séance du conseil municipal, que ces êtres ramassés et accroupis devant une lampe et un verre d'eau sont vos édiles, quelle étrange idée aurait-il de vous ?

Quelle remarque ne ferait-il pas sur votre sagesse et votre jugement ?

Ce titre d'édile que vous donnez à ces hom-

mes, vous dirait cet étranger, m'autorise à croire que vous avez choisis les citoyens les plus vertueux, les plus fidèles observateurs des droits de chacun, les plus dévoués aux intérêts de tous, pour gouverner et diriger votre ville, mais d'après les échantillons que j'ai sous les yeux, s'ils sont, comme je le crois, les plus dignes, qu'êtes-vous donc pris dans l'ensemble, habitants de cette belle ville de Lyon ?

Voilà à peu près ce qui ressort de la séance de mardi dernier, 1^{er} courant; il ne valait pas la peine, assurément, de commencer à 8 heures et demie, brûler deux heures durant le gaz que payent les contribuables, absorber quantité de verres d'eau, pour faire pareille gabegie.

Enfin, on paveroisa, on illuminera et les ouvriers se serrèrent le ventre.

Comme on se juge bien. — Ne demandez jamais à vos gouvernants quelques traces de vertus, quelques marques de tact, c'est inutile; la meilleure terre ne peut produire que ce qu'on lui a confié et où il n'y a rien, ne peut sortir que rien !

Tous nos gouvernants, depuis les premiers jusqu'aux derniers ne sont arrivés que par la délation, l'envie, l'incapacité, le mépris du beau et du bon. *Ces gens*, comme on dirait au Conseil municipal de Lyon, mesurent tout le monde à leur anne et leur accordent autant de vertus, conviennent que c'est bien maigre.

Nous avons sous les yeux un questionnaire relatif à l'enquête parlementaire, vous savez le grand travail des 44.

Quelques échantillons s. v. p.

47° Votre liberté de conscience et votre indépendance politique sont-elles respectées ?

48° Connaissez-vous des cas de pression électorale ou religieuse ? Est-il à votre connaissance que des employés aient été renvoyés pour avoir manifesté leurs opinions politiques, pour avoir fait partie d'un cercle, d'une chambre syndicale, ou d'une société de résistance, pour avoir refusé d'assister à une cérémonie religieuse; ou enfin pour avoir assisté à un enterrement civil, à une réunion, à une manifestation, etc. ?

76° Si vous êtes logé par votre employeur, celui-ci retient-il le prix du loyer sur votre salaire ?

77° Etes-vous nourri par lui ? Vous oblige-t-on à vous pourvoir dans des magasins appartenant à l'employeur ? Quelle observation avez-vous à présenter sur ce point ?

112° Avez-vous constaté la neutralité des pouvoirs publics ?

181° Y a-t-il dans votre famille des vieillards qui, faute de moyens d'existence, aient été obligés de solliciter leur admission dans un hospice, asile, etc. ? Au bout de combien de temps ont-ils été admis, et qu'avez-vous à dire des conditions d'admission ?

Nous n'en finirions pas si nous voulions rechercher toutes ces tracasseries qui ne tendent à rien moins qu'à exciter les haines, les convoitises et encourager à la délation.

Nous reviendrons sur ces questions, mais convenez avec nous que *ces gens là* se connaissent bien eux-mêmes et jugent mal les autres ?

Un scandale à Belleville. — Tous, ou presque tous, connaissent le jeu qui se pratique dans certaines fêtes villageoises : le « tir à l'oie ». Ce jeu vient d'être changé. Ce n'est plus contre une oie que les jeunes gens essayent leur adresse, mais bien contre un mannequin habillé en prêtre, qu'ils viennent à tour de rôle donner des coups de bâton. Ce jeu est exécuté sous les yeux des parents, devant des petites filles, coiffées du bonnet phrygien et applaudissant à chaque coup bien appliqué.

La haine des sectaires ne sait qu'inventer

pour apaiser sa passion et pervertir la jeunesse. Vienne un jour, et les assassins des martyrs de la commune de 1872, trouveront toute une jeune génération exercée à ce genre de spectacle.

Un mot de M. Jacques. — Le citoyen Jacques, conseiller municipal de Paris, président cette fête de Belleville, a déclaré que « des fêtes semblables empêchent le développement dans les jeunes esprits du champignon mystique, auquel il faut faire la guerre avec l'acharnement que M. Pasteur apporte à celle qu'il livre aux microbes. »

A nos lecteurs de commenter un pareil langage.

Bienfaisance maçonnique. — Le rapport présenté au Grand-Orient de France sur les opérations de la commission de secours pendant le quatrième trimestre 1883, constate les résultats suivants :

386 demandes ont été admises.

3.464 francs ont été dépensés.

Voilà le bilan charitable de ce *Grand-Orient* qui se vante d'être avant tout une institution charitable. Avis aux malheureux.

Fête de famille. — Les Cercles catholiques de Genève, sous la direction du R. P. Joseph et du baron Dallemagne, sont venus rendre visite aux membres des cercles catholiques fribourgeois qui avaient organisé une solennelle réception à leurs frères genevois.

L'entrée à Fribourg a eu lieu samedi soir par une féerie cortège aux flambeaux.

Dimanche, les montagns saluèrent par des feux de joie la présence des catholiques militants de Genève.

A l'office solennel, Mgr Mermillod, l'illustré proselit de la cité de Calvin, a adressé à ses enfants de prédilection des paroles pleines de cœur. Sa Grandeur a insisté sur la nécessité des associations catholiques, qui sont un acte de foi, d'espérance et de charité.

Un banquet a réuni dans une des grandes salles de la ville deux cents membres des cercles catholiques. Le Père Joseph, l'apôtre de la classe ouvrière a fait un magnifique discours dans lequel il a fait ressortir la part prise par l'Œuvre de Saint-Paul dans les fondations des Cercles catholiques fribourgeois. Il en a signalé les merveilleux résultats.

Le soir, après un concert bien réussi, donné par quelques membres des cercles de Genève, une réunion familière a eu lieu au *Canisius-Haus*, maison ouvrière fondée par le zélé abbé Kleiser.

Une élection. — Mgr Soulé, ancien évêque de la Réunion, a été nommé, à l'unanimité des voix, grand vicaire capitulaire du chapitre de Saint Denis, en remplacement de Mgr Maret, décédé.

Épiscopat français. — Le *Journal officiel* publie les décrets suivants :

Mgr Dannel, évêque de Beauvais, est transféré au siège épiscopal d'Arras, en remplacement de Mgr Meignan, promu à l'archevêché de Tours.

Mgr Peronne, chanoine de Soissons, est nommé évêque de Beauvais, en remplacement de Mgr Dannel, transféré au siège épiscopal d'Arras.

Société de géographie de Lyon. — Le congrès annuel des Sociétés françaises de géographies s'ouvrira le 3 août. Les membres de la Société de géographie de Lyon qui dési-

rent y assister, sont priés de se présenter le plus tôt possible au secrétariat, rue de l'Hôpital, 6, s'ils veulent avoir droit à la réduction de tarifs sur les chemins de fer.

Des excursions intéressantes dans les Pyrénées ont été organisées pour les membres du congrès. Le détail en sera communiqué au secrétariat de la Société de Lyon.

Nominations et décès dans le clergé. — M. Pupier, vicaire à Saint-Romain-les-Atheux a été nommé curé de Bains;

M. Simon, vicaire à la Ville-de-Cours, a été nommé vicaire à Saint-Romain-de-Popey;

M. Jullien, professeur de l'école cléricale de Saint-Louis, Saint-Etienne, a été nommé vicaire à Champoly;

M. Chambost, nouveau prêtre, a été nommé vicaire à Saint-Lager;

M. Cornillon, nouveau prêtre, a été nommé vicaire à Chalmasselles;

M. Bonnard, sous-diacre, a été nommé professeur de l'école cléricale de Saint-Louis, Saint-Etienne;

† M. Olagnon, curé de Chazelles-sur-Lyon, est décédé le 14 juin, dans sa 68^{me} année;

† M. Volle, précepteur à Lyon, est décédé le 27 juin, dans sa 73^{me} année.

Groupons-nous et Combattons !

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de joindre quelques réflexions à l'article de votre avant-dernier numéro, en vous laissant toute liberté de le publier ou non, suivant que vous le croirez utile à vos lecteurs.

Pour qu'une armée devienne victorieuse, il faut qu'elle soit composée de bons soldats; que ces soldats bien choisis soient exercés pendant longtemps; que leurs armes soient perfectionnées et en bon état; et qu'ils aient des vivres et des munitions suffisantes. Or pour faire triompher la vérité de l'erreur, la religion catholique de la libre-pensée, il nous faut des catholiques militants, des chefs courageux et habiles à déjouer les plans de l'ennemi; des soldats bien exercés et bien disciplinés, à qui nous devons fournir par de généreux sacrifices tous les moyens nécessaires pour remporter la victoire.

Prenons pour modèles les catholiques de la Belgique qui viennent de remporter une victoire décisive dans les dernières élections. Comment ont-ils préparé et assuré leur triomphe ? Avant cette grande bataille, ils avaient livré de nombreux combats sur tous les points du royaume, et surtout dans les grandes villes. Ils avaient formé des comités pour soutenir les écoles catholiques et détourner les enfants de l'enseignement athée. Ces comités s'occupaient par tous les moyens possibles de défendre la religion catholique et sa morale, l'éducation chrétienne, les droits des parents et la vie de famille. Ils avaient des réunions fréquentes; dans certaines villes plus attaquées par les libéraux, ces réunions avaient lieu toutes les semaines; chaque comité avait sa caisse appelée la *caisse du combat*, alimentée par les cotisations et les sacrifices de tous les conservateurs. Leurs journaux luttèrent avec avantage par le nombre et le bon marché contre les feuilles et les brochures de la libre-pensée. Les comités obéissaient à la haute et sage direction des évêques, et combattaient avec le concours et les conseils

du clergé. Cette lutte persévérante, devenue une véritable croisade pour la foi, a été bénie de Dieu qui a couronné les efforts de son peuple par une brillante victoire.

Pourquoi en France les comités catholiques ne s'organiseront-ils pas de la même manière ? Pourquoi n'attaqueraient-ils pas leurs ennemis avec les mêmes armes et le même courage. Déjà dans beaucoup de villes et de localités importantes, des comités conservateurs et catholiques sont formés ou laissent les écoles libres congréganistes ou laïques qui ne veulent pas donner l'enseignement athée et qui continuent à enseigner le catéchisme. Pourquoi ces comités n'étendraient-ils pas leur action et leurs ressources à la défense de la religion et de toutes les saintes choses que la franc-maçonnerie veut détruire ? Pourquoi n'établiraient-ils pas partout des groupes catholiques, des caisses de combat, des journaux à bon marché, des réunions fréquentes, etc. ?

Un soir me promenant dans la ville de Gand avec un ami, nous entrâmes dans un café pour nous reposer quelques instants. Le garçon nous apporta les journaux de l'établissement. Nous fûmes agréablement surpris de voir les journaux catholiques aussi nombreux et même plus lus que les journaux des libres-penseurs. Combien de cafés dans nos grandes villes de France où ne se trouvent que de mauvais journaux ? Si nous, catholiques français, nous avions tous l'énergie de notre conscience; si nous respections notre foi, la religion divine, les traditions de nos pères; si nous ne pactisions pas avec les ennemis de l'Église et de Dieu; si nous nous imposions cette règle sévère de ne pas lire les journaux inspirés par les loges maçonniques, d'exiger des établissements qui nous reçoivent qu'ils tiennent des journaux catholiques, de quitter toute maison, ou société qui n'aurait à nous offrir qu'une lecture empoisonnée ou une conversation impie. Combien efficacement, chacun dans notre position, nous contribuerions à la régénération de la France et au triomphe de la religion catholique.

Je me suis laissé dire qu'à Gand et dans d'autres centres industriels de la Belgique, les chefs d'ateliers et les contre-maîtres catholiques mettaient, sans remission, à la porte de leur maison l'ouvrier libre-penseur et scandaleux qui s'avisaient de mal parler de la religion. Sans doute les libéraux en font autant pour les ferments catholiques. En France, nous sommes trop tolérants pour le mal, et pour ceux qui y entraînent les autres par la parole et par l'exemple. Nous voulons allier les ténèbres et la lumière, la vérité et l'erreur, Jésus Christ et Bélial. Nous manquons d'énergie dans l'accomplissement de nos devoirs de chrétien et de bon citoyen. Nous oublions trop souvent que la vie de l'homme sur la terre est un combat. La vie d'un bon catholique doit être une lutte continue pour la défense de la foi, de l'Église et du souverain Pontife, chef infaillible de l'Église et vicaire de Jésus-Christ.

On raconte qu'un homme du monde alla un jour trouver un saint religieux dans son monastère, et se plaignit fortement des désordres de la société de son temps. Mon ami, lui dit le religieux, il y a un moyen bien simple d'arrêter ces désordres. — Lequel, mon père ? — Le voici : commencez vous-même par bien faire en tout votre devoir; corrigez chez vous et autour de vous ce qui va mal; les autres en feront autant, et bientôt vous verrez que la société tout entière sera guérie des plaies nombreuses qui la rendent malade. Que chaque catholique fran-

DEUX FAMILLES EN UNE

— NOUVELLE —

PAR GABRIEL

— Eh bien oui, je dis que c'est ridicule d'être toujours fourré, comme nous le sommes depuis des années, chez les Servin, et surtout de jouer simplement ensemble. On ne devrait pas, comme cela, rapprocher continuellement des jeunes gens et des jeunes filles. Il en est résulté tout simplement que... eh oui, que j'aime à la folie Léonie. Et puis voilà !

La conclusion : « Et puis voilà, » n'avait rien de bien remarquable en elle-même, et nous ne sommes pas très éloigné de croire que tout orateur, même de la Chambre, eût été capable de la trouver seul, et sans un grand effort d'imagination, mais ce qui en faisait la force c'est qu'elle était accompagnée d'un geste qui disait : « Maintenant, c'en est fait, c'est pour la vie, et c'est à cause de la maladresse de ces gens imprudents que tout cela arrive ! » Notez que cet incohérent d'Amédée avait revêtu de contribuer de toutes ses forces à la propagation, en France, des usages Anglais et Américains qui donnent tant de liberté à la jeune fille. Mais nous sommes ainsi faits que nous imputons toujours aux circonstances et aux choses, quand ce n'est pas aux gens, les accidents ou malheurs qui nous arrivent.

Marie en un moment de stupéfaction, jamais elle

n'avait vu son frère dans une pareille exaltation. Et, bien qu'elle eût soupçonné le fameux secret, — quelle femme ne soupçonnerait un pareil secret ? — elle ne sut répondre qu'un ah ! qui était assez peu expressif.

Mais Amédée, comme nous le faisons tous quand nous sommes sous l'empire de la passion, interpréta ce ah ! dans son sens.

— Oui, je vois bien que tu es de mon avis. C'est ridicule, c'est tout à fait ridicule. Voilà maintenant que je ne sais plus comment me débarrasser de cette affection. O stupide que je suis de m'être amouraché de cette petite fille !

Tu n'as pas besoin de t'en débarrasser, dit Marie, reprenant son calme, et regardant son frère avec un sourire plein d'une douce joie.

Que veux-tu donc que je fasse alors ?

Aime-la toujours.

— Et comment veux-tu que je l'aime; je suis sûr qu'elle ne me rend qu'indifférence.

— Et tes preuves ?

— Tu as bien vu hier comme elle s'est vite retirée dès que je suis venu. D'ailleurs, tout le temps du jeu, elle agissait absolument comme si je n'avais pas été de ce monde.

— Comme tu es naïf, mon bon Amédée ! Ne vois-tu pas que tout ce petit manège prouve au contraire qu'elle songe à toi. Ah ! que tu connais peu les femmes, si tu lui étais indifférent, elle agirait avec toi comme avec tout le monde, et c'est précisément parce qu'elle t'aime qu'elle simule l'indifférence.

— Non, vois-tu, Marie, elle ne m'aime pas, et c'est pour mon plus grand malheur que j'ai conçu cette affection.

— Allons, avoue que tu as, malgré ce que tu dis,

un peu de confiance, et que tu ne demandes que d'être rassuré.

— Je ne sais, mais, si elle m'aime, c'est encore un malheur de plus.

— Oh ! pour le coup, j'y perds mon latin !

— Eh oui, as-tu songé qu'elle est riche et que nous sommes pauvres ?

— C'est vrai, c'est une assez forte objection, mais nous en viendrons à bout, sois tranquille.

Amédée ayant soulagé son cœur du gros poids qui l'oppressait, et réconforté par les douces paroles de sa sœur, était presque content quand ils terminèrent leur course. Le bonheur, en effet, n'est souvent que l'apaisement d'une douleur, d'une peine, et c'est toujours un vrai soulagement que de confier sa tristesse à un cœur ami.

Bien entendu, tout le temps de la soirée, il ne fut question, entre Amédée et Marie, que de ce grand événement. Amédée devenait triste par moment, puis riait, puis s'affligeait profondément, puis entraînait dans une gaité folle. D'abord il fut décidé qu'on ferait la demande le dimanche suivant, puis le jeudi, pour aller plus vite; enfin, le jeudi parut trop éloigné à notre impatient jeune homme et l'on fixa la grande tentative au lendemain soir.

V

Je vous laisse à penser le travail que fit Amédée, toute la journée du lendemain. Ce fut quelque chose de pitoyable. Chargé de la correspondance par son notaire, il répondit deux fois à la même personne, tandis qu'il en oubliait une autre. Sans compter qu'il n'avait pas dormi du tout, de telle sorte que, vers les deux heures de l'après-midi, heure fatale à tous les

bureaucrates, dès qu'il fait un peu chaud, il fut pris du plus agréable sommeil que l'on puisse imaginer, il vit donc apparaître, dans un songe fantaisique et touchant, Léonie elle-même, assise sur un gros code Tripiet.

Tous les juriconsultes de la terre arrivaient tout à coup en bande compacte indignée, et menaçaient d'écraser la belle enfant sous une pluie d'arrêts et de papiers timbrés, matières, comme chacun le sait, excessivement lourdes et dangereuses. Alors lui, lui Amédée Varelan, premier clerc en l'étude de M. X. sise en la bonne ville de Lyon (Rhône), surgissait soudain, blême, intrépide, majestueux, et prenant de sa droite vigoureuse un code Rivière, le lançait de toute la force de son bras nerveux sur la tête des assaillants. Ici, Amédée fut réveillé par le fracas du prétendu code, qui n'était autre qu'un ample encrier qu'il venait de renverser bel et bien sur un acte, tout à l'heure encore immaculé, et maintenant assés au noir du haut en bas. Force lui fut bien, ce coup là, de se tenir éveillé et point distrait, car il fallut recopier l'acte au grand galop.

Enfin sept heures sonnent. Amédée vole chez lui; sa sœur est prête, on part, on est chez les Servin.

— Tiens, fit la vieille bonne, en ouvrant la portee on ne vous attendait pas ce soir, il n'y a personne, à la maison.

O fortune contraire, ridicule contre-temps, cruelles déceptions ! Qui donc aurait pu prévoir un aussi bête événement !

— Non, vois-tu, disait Amédée, en revenant, je te dis que cette entreprise n'aboutira pas. C'est inutile d'aller plus loin.

(La suite au prochain numéro.)

çais mette en pratique cette leçon dans le temps où nous sommes, et nous verrons bientôt se lever des jours meilleurs pour notre pauvre France.

Séance Annuelle de Gymnastique

A L'ÉCOLE DE LA SALLE

On sait quelle importance exagérée attachent à la gymnastique tous nos éducateurs de la nouvelle école. Les Ferry, Paul Bert, Dérouté, qui proclament bien haut dans leurs discours que c'est là le gage de la revanche, le secret de nos victoires futures. Ils pensent sans doute que, pour assurer la grandeur d'un pays, les qualités morales des citoyens importent peu, et qu'il suffit de fortifier leurs muscles.

Quant à nous, qui avons fait la triste expérience de ce que valent les hommes sans principes, nous estimons que le dévouement, le courage, l'esprit de sacrifice ne se remplacent pas plus qu'ils ne s'accroissent, exclusivement par les efforts du biceps.

Mais ce n'est pas à dire pourtant que les exercices du corps soient à dédaigner, et, après Juvénal, on peut penser que l'âme est plus forte dans un corps robuste et vigoureux.

C'est cette alliance heureuse et féconde d'une éducation morale et chrétienne éprouvée, d'une instruction professionnelle excellente et d'un développement physique complet, que l'école de la Salle a su réaliser sous la direction intelligente et dévouée du frère Pigméon des écoles chrétiennes, dans ses locaux de la rue Neyret, si généreusement aménagés pour elle par M. l'abbé Pain.

Dimanche dernier, les élèves de l'école, habilement exercés et commandés par M. Mermel, professeur des écoles libres de Lyon, donnaient leur première séance annuelle de gymnastique.

Tous ces jeunes gens ont exécuté les nombreux et difficiles mouvements indiqués dans le programme, avec une adresse, un entrain, une sûreté, un ensemble vraiment étonnants. De pareils débuts font bien augurer de l'avenir, et promettent pour les années suivantes des résultats meilleurs encore.

Mais dès à présent les écoles chrétiennes ont réalisé des progrès merveilleux, étant donnés les obstacles qu'elles ont à surmonter, et pour la gymnastique, comme à tous les autres points de vue, elles rivaliseraient avantageusement avec les écoles officielles, comblées des faveurs et des ressources municipales.

Le Denier des Expulsés

Quatre ans sont écoulés depuis qu'au mépris de tous les droits, les premiers religieux ont été chassés de leurs couvents.

La conscience de la France s'est révoltée alors contre cette scandaleuse iniquité, et la charité catholique est spontanément venue au secours des saintes victimes de la persécution.

Maintenant le régime de l'injustice et de la violence dure encore et les besoins des expulsés s'accroissent avec la durée de leur exil ; les Noviciats, plus particulièrement, qui tous ont été transportés à l'étranger, ne peuvent se soutenir que par les aumônes venues de la métropole.

Le Comité de l'œuvre du Denier des Expulsés, répondant à toutes les demandes, a pu envoyer des secours à vingt-cinq Ordres qui se sont adressés à lui.

Mais si large que se soit montrée la générosité, combien de souffrances sont restées sans soulagement ! combien de proscrits vivent d'une vie précaire et mal assurée !

Il faut donc continuer à envoyer des offrandes toujours si nécessaires à l'existence des Noviciats établis sur la terre étrangère, car empêcher l'extinction des grandes familles religieuses vouées au service de l'Eglise, à la prédication de l'Evangile, à l'enseignement de la jeunesse, c'est sauver l'honneur et l'avenir de la France catholique, c'est travailler efficacement à la propagation de la Foi.

Prière d'adresser les offrandes à M. le comte GEORGES DE BEAUREPAIRE, Secrétaire du Comité, 5, rue de la Chaise, Paris, ou aux journaux qui ont ouvert la souscription.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LYON

Dans le dernier compte-rendu que nous avons donné, il s'est glissé une erreur. Nous faisons dire à M. le baron Raverat que le calendrier républicain a pris fin « le 15 janvier 1806 » ; c'est le 30 nivôse an XIV, soit le 20 janvier 1806, qui est la date véritable et qu'a-

vait d'ailleurs indiquée l'honorable membre. Au début de la séance du 18 juin, M. de LACHAPELLE, président, souhaite la bienvenue aux deux membres nouvellement élus, MM. Richard et Collin.

Puis M. le baron RAVERAT communique une étude sur le chancelier Gerson, auteur présumé de l'Imitation. Gerson avait un frère qui fut le premier prieur du couvent des Célestins ; c'est donc auprès de lui que le chancelier de l'Université de Paris vint chercher un asile. Il faisait de fréquents séjours dans un domaine que possédaient les Célestins, sur la rive droite de l'Yseron, et qu'on appelait la grange d'Oullins. Cette immense propriété, aujourd'hui démembrée, est encore reconnaissable dans quelques-unes de ses parties.

M. l'abbé CONIL donne lecture de deux poésies stéphanoises : *Les Lutteurs* et *Une nocce à Bel-Air en 1854*.

M. Joseph ROY communique quelques épreuves du volume de vers qu'il fait imprimer chez Jouaust : *Pour la patrie*, *Province*, *Conte macabre*.

M. DESVERNAY lit une notice biographique sur Louis GUY, peintre lyonnais.

M. VETARD donne lecture d'une poésie écrite à l'occasion des prochaines noces d'or de M. l'abbé HYVRIER, supérieur de l'Institution des Chartreux.

La séance du 3 juillet est ouverte par M. le comte de CHARPIN-FEUGEROLLES, vice président, qui soumet à la Société une lettre par laquelle M. Guillard, membre titulaire, annonce désormais qu'il va habiter Sainte-Colombe-lès-Vienne et demande à passer dans la catégorie des correspondants. La demande de M. Guillard est accueillie à l'unanimité.

Un tour de faveur est accordé à M. Clair TISSIER qui assiste à la séance et qui n'est pas inscrit à l'ordre du jour. M. Tisserier lit une pièce de vers intitulée : *La Naissance d'une cigale*. Sur l'invitation de quelques membres de la réunion, il y ajoute la lecture d'une seconde pièce : *les Parfums*.

M. le baron RAVERAT donne un extrait d'un ouvrage en préparation. C'est une excursion à Saint-Geoire, au château de Clermont-Tonnerre dont les constructions affectent la forme d'un C. et au hameau de Saint-Sixte.

M. Gabriel COLLIN lit trois pièces de vers : *Souffrances et succès*, *A une petite fille*, *Rêve envolé*.

M. le comte de CHARPIN-FEUGEROLLES continue la lecture des *Mémoires du comte de Saint-Priest*.

M. GUIMER emprunte à ses notes de voyage quelques détails sur Washington et le Parlement américain, que lui a remis en mémoire le nom de M. Blaque récemment prononcé à propos de la Présidence de la République. M. Blaque était secrétaire d'État, lorsque M. Guimet le vit à Washington.

L'orateur reproduit une conversation où l'on trouve une piquante définition des *démocrates* et des *républicains*, les deux partis rivaux du Parlement. Les républicains sont les nationalistes, ils siègent à gauche, sont vainqueurs, tiennent le pouvoir et se déclarent satisfaits ; les démocrates sont les sudistes, ils siègent à droite, sont battus, pas contents et voudraient reprendre le pouvoir.

Sont inscrits pour la prochaine séance : MM. l'abbé Condamin, l'abbé Conil, Beauverie, baron Raverat et Desvernay. JEAN DE LYON.

ENCORE UNE

Manceuvre de la Franc-Maçonnerie

Il y a une chose qui, de leur propre aveu, désolent les francs-maçons : c'est leur impuissance de rivaliser avec les œuvres de la charité catholique. Quand les subventions officielles leur manquent, autrement dit, quand ils ne peuvent puiser dans les poches des contribuables, ils ne savent aboutir à rien, et ne réussissent que dans l'organisation de leurs banquets et de leurs bals. Ainsi, ils ont fondé un *Orphelinat maçonnique* qu'ils auraient déjà dû fermer si le Conseil municipal de Paris et probablement aussi le ministère de l'intérieur ne leur avaient alloué quelque argent, car les souscriptions des frères et amis sont d'une insuffisance désespérante.

Cependant ces échecs persistants ne les découragent pas. Les voilà maintenant qui entreprennent de créer en Algérie des *Orphelinats agricoles*, afin de contrebalancer l'influence des orphelinats et des villages chrétiens créés avec une indomptable persévérance par Son Éminence le cardinal Lavignerie. De ce côté encore, ils peuvent compter sur le concours du gouvernement et sur celui de la municipalité parisienne qui a projeté d'envoyer sur le sol africain une partie de ses orphelins et de ses petits vagabonds. Mais ses ressources seront insuffisantes et comme on a fait une triste

expérience de la générosité des confrères de la secte on s'efforce de les intéresser en leur insinuant qu'ils feront une *bonne affaire* en souscrivant des actions de la société organisée à cet effet. Ces actions sont de 100 fr. et l'on offre les plus grandes facilités de paiement. Elles ne recevront jamais de dividende supérieur à 5 0/0 — si jamais elles reçoivent des dividendes. On commence par demander un capital de 200.000 fr. pour l'orphelinat du Sig (province d'Oran), commencé en 1881, qui compte quarante-deux élèves, et qui, dans son développement complet, pourra en renfermer trois cents. On a loué pour cet établissement un territoire de 1.800 hectares, et la Société a un bail de vingt-sept ans comportant faculté d'achat. Mais elle n'a encore pu faire souscrire que 600 actions, et avec les 9.000 fr. de dons qu'elle a reçus elle ne dispose guère jusqu'à présent que d'un capital de 69.000 fr. dont une partie est à recouvrer. C'est peu pour le vaste programme que cette Société se propose, car elle veut « semer méthodiquement » des orphelinats sur « toute la surface de l'Algérie ». Aussi la ligue de l'enseignement vient-elle à la rescousse et s'est-elle chargée de répandre ses prospectus et ses bulletins de souscription. L'efficacité de cette intervention est douteuse, car la ligue a plus de crédit auprès des conseils municipaux radicaux qu'auprès de la générosité de ses adhérents.

La Peur

Dans le temps que nous traversons nous croyons devoir reproduire l'anecdote suivante que nous trouvons dans notre confrère le *Balai* et qui nous paraît toute d'actualité :

Un bon Turc chevauchait tranquillement sur la route de Smyrne, sa ville natale, qu'il regagnait, lorsque sur le chemin il fut dépassé tout à coup par une apparition terrible. C'était le choléra en personne qui, lui aussi, prenait le chemin de Smyrne.

Le pauvre Turc, épouvanté, sauta de cheval et tomba à genoux. Le choléra parut touché de compassion pour sa frayeur et la conversation s'engagea.

— Puisque tu vas à Smyrne, dit le turc suppliant, épargne-moi du moins ; épargne ma famille, épargne ceux qui me sont chers.

Le choléra fit cette promesse. Puis, enhardi, le Turc demanda à son terrible interlocuteur combien de victimes il comptait faire à Smyrne.

— Deux mille, pas une de plus, pas une de moins, dit le fléau.

Et après ces derniers mots il disparut.

Arrivé à Smyrne, le Turc s'aperçut vite qu'il avait été devancé par le choléra. Déjà quelques personnes avaient succombé. Puis la violence du mal s'accrut. Chaque jour succombaient de nouvelles victimes, mais le Turc, confiant dans la promesse qui lui avait été faite, attendait le chiffre de deux mille pour être délivré du spectacle des morts et des mourants, quand un beau soir il apprit que ce chiffre fatidique était dépassé. Chaque jour de nouveaux cas suivis de mort étaient signalés. Bref lorsque le fléau quitta Smyrne — car il faut que tout ait une fin — le nombre des morts s'était élevé à cinq mille.

— Le choléra m'a manqué de parole, se dit le Turc. Je compte bien le lui reprocher quand je le reverrai.

Or, l'occasion se présenta. Un jour, le Turc se trouva face à face sur la même route avec le choléra qui s'en revenait. Dès qu'il l'aperçut, il l'aborda bravement :

— Tu m'avais promis de ne pas faire plus de deux mille victimes et tu en as fait plus du double. C'est mal, tu m'as trompé.

— Je ne t'ai pas trompé. Je suis resté dans les limites du chiffre fixé ! Ce n'est pas moi qui ai enlevé le surplus.

— Qui est-ce donc alors ?

— La peur.

Les Grands Hommes

Nous trouvons dans les œuvres d'un poète un peu oublié aujourd'hui, d'un poète qui fut hélas, lui aussi un impie, mais qui du moins sur son lit de mort, à l'hôpital, se réconcilia avec le Dieu qu'il avait offensé, dans les œuvres d'Hégésippe Moreau enfin, cette boutade qui méritait d'être dédiée à nos gouvernants d'aujourd'hui.

— Que je suis bien sous mon ciel de cristal !
A me nourrir la terre est épuisée,
A moi chaleur et lumière et rosée,
Certes, je suis un noble végétal !

Ainsi parlait maint cornichon sous verre,
Le jardinier passe, et d'un ton sévère.
A ces vantards, dit : « Taisez-vous, mes fils !
Un coup de vent peut briser votre cloche,
Vous mûrissez et le bocal est proche,
Encore un jour et vous serez confits.

Hélas ! hélas ! philosophe, astronome,
D'un ciel étroit coiffés, quand nous marchons
Fiers et clamants : « L'homme est tout ! gloire à l'homme !
Dieu tonne et dit : « Taisez-vous, cornichons !

UN BIBLIOPHILE.

PÈLERINAGE DU DIOCÈSE DE LYON A N.-D. DE LOURDES

Le 1^{er} Septembre 1884

ENTREPRISE SUR L'INITIATIVE ET LA HAUTE RECOMMANDATION DE SON ÉMINENCE

DÉPART DE LYON-PERRACHE

1^{er} train (guidon blanc décoré de la croix) : 8 heures du matin. — Par la rive gauche du Rhône. — Arrêt à Vienne à 9 h. 02 du matin.

2^e train (guidon jaune) : 8 h. 50 du matin. — Par la rive gauche du Rhône. — Arrêt à Vienne à 9 h. 42 m.

3^e train (guidon bleu) : 9 h. 10 du matin. — Par la rive droite du Rhône. — Arrêt à Givors-Canal à 9 h. 48., à Condrieu à 10 h. 34 m., et à Chavanay à 10 h. 47 m.

DÉPART DE LOURDES

Entre 10 heures du matin et 1 heure du soir.

ARRIVÉE A LYON-PERRACHE

1^{er} train : à 3 heures du soir.

2^e train : à 8 heures du soir.

3^e train : à 8 heures 05 du soir.

Prix des places aller et retour : Premières 90 fr ; secondes, 65 fr.; troisièmes, 43 fr.

1^o Chaque pèlerin devra prendre le train et le compartiment désignés par son billet. En conséquence les personnes qui voudront être ensemble auront soin de demander les numéros du même compartiment.

2^o Les malades payants ou gratuits ne seront admis que sur un certificat de médecin et d'après l'avis du Comité. Pour obtenir la gratuité il faudra, de plus, présenter une recommandation de M. le Curé de sa paroisse. Indiquer dans la demande si le malade doit être assis, mi-couché ou couché.

3^o Les pèlerins qui prendront les trains dans le parcourseront obligés d'en donner connaissance en se faisant inscrire.

4^o Les inscriptions sont reçues, dès maintenant, au bureau de l'*Écho de Fourvière*, place Bellecour, 26, tous les jours non fériés, le matin de 8 heures, le soir de 1 heure à 3 heures et de 6 heures à 8 heures. Adresser lettres chargées et mandats au secrétaire de l'*Écho de Fourvière*.

Un appel est fait aux cœurs généreux en faveur de la souscription ouverte pour les malades dans les colonnes de l'*Écho de Fourvière*.

Vu et approuvé :

L. PAGNON, vic. gén.

Président du Comité.

1 C'est dans ce train que devront prendre place les malades.

La Grande Maison de Deuil

du Sablier

actuellement, rue de la République, 17, en face de la Banque de France, a reçu tous ses assortiments de printemps en Tissus légers, Costumes, Lingerie, Modes, Fantaisies, Confections, etc.

Les Annonces sont reçues exclusivement aux Bureaux du Journal.

Charité récompensée : M. Leroy, de Wazemmes, Lille, atteint d'une affection du foie, compliquée d'un dérangement de l'estomac, passa à l'hôpital plus de la moitié des six dernières années. Atteint peu à peu de violentes douleurs rhumatismales, il dut suspendre tout travail et la pauvreté s'installa au logis, puis ce lut à plus profonde misère. Les traitements prescrits dans l'hôpital et scrupuleusement suivis n'ayant procuré aucun soulagement au pauvre malade, il avait perdu tout espoir quand, par un heureux hasard, il entendit parler de la Tisane américaine des Shakers qui faisait fureur à Lille, à cause des nombreuses et étonnantes cures qu'elle opérât. L'infortuné ramassa à grand peine la petite somme nécessaire à l'acquisition d'un flacon, c'était bien son dernier sou ! L'action salutaire de la Tisane ne se fit pas attendre. Dès les premières doses un grand soulagement se déclara et s'accrut d'une façon de plus en plus évidente, si bien qu'au bout d'une dizaine de jours sa santé s'était grandement améliorée. Mais la bouteille était vide ! Le malheureux désireux de continuer un traitement aussi favorable étant à bout de ressources, ne savait à quel saint se vouer, lorsque l'idée lui vint d'aller trouver le Pharmacien, chez lequel il avait acheté sa bouteille et dont il se rappelait la bienveillance. Il lui exposa naïvement son cas et le pria de lui faire crédit, désireux qu'il était de recouvrer sa santé et ses forces pour reprendre son travail. M. Fanyau, pharmacien (à Lille) et agent de ce produit, touché de cette position, lui offrit un flacon que notre homme accepta les larmes aux yeux. Heureux d'avoir soulagé cette infortune, M. Fanyau perdit mémoire de cet incident, lorsqu'il reçut quelque temps après de cet homme et de sa femme une lettre de vive reconnaissance, et l'annonce de la guérison complète. Voilà certainement une cure remarquable ; mais ce n'est qu'un cas choisi dans un grand nombre. Bien des malades ont recouvré la santé par cette préparation. M. Couvreur, pharmacien à Roubaix, cite le cas d'un cultivateur de Leers (commune des environs de Roubaix), malade pendant des années d'indigestion et sur lequel tout traitement médical avait échoué. Quelques bouteilles de Tisane l'ont guéri. M. Arnette, employé de l'ancien commandant des pompiers de Lille, était, depuis environ 15 ans, dans l'impossibilité de faire de longues marches, quelques bouteilles de cette Tisane seule lui ont rendu complètement la santé. Nous pourrions multiplier à l'infini ces citations, les noms sont connus, les personnes vivent au milieu de nous, on peut leur écrire, on peut connaître tous les détails de leur guérison, par les agents pour ce produit, entr'autres par M. Fanyau, pharmacien, à Lille, l'agent général pour la France.

Prix : 4 fr. 50 la bouteille. Se trouve dans toutes les bonnes pharmacies où la brochure est délivrée gratuitement.

Dans le cas où les intestins ne seraient pas actifs, il faudrait prendre une ou deux *Pilules des Shakers* au moment de se mettre au lit, tandis que la Tisane des Shakers devrait être prise trois fois que jour immédiatement après le repas.

DÉPÔT CHEZ M. SIGNOUD, PHARMACIEN, 1, place des Jacobins, à Lyon.

Le Clocher

Qui n'aime pas son clocher natal ou celui de son adoption ne saura jamais être ni bon chrétien, ni bon citoyen! — Il ne saura jamais ni vivre en homme d'honneur, ni mourir en soldat!!!

Vivante réduction de notre double patrie céleste et terrestre est le clocher.

C'est pour n'avoir pas su l'aimer, c'est pour l'avoir déserté, oublié et même raillé que nous avons été réduits autant à rougir de nous-mêmes, qu'à en désespérer!

Que d'enseignements dans le clocher!

Le coq qui couronne son faite personnifie la vigilance.... Or le monde n'appartient qu'au plus matinal!

La croix sur laquelle perche le coq proclame aux oreilles mêmes des plus sourds que tout travail humain sans Dieu pour but, le sacrifice de nous-mêmes pour base, ce travail demeure sans racines et sans fruits.

Sursum corda, nous erie cette flèche qui perce la nue et brille radiante au-dessus de la région des nuages!

Travaille, espère et prie, bourdonne la voix grave des heures....

Quant aux cloches, leurs sons joyeux ou lugubres remplissent nos âmes des sentiments les plus doux et aussi des plus déchirants souvenirs.

Songe et mensonge hélas! est notre existence hors de Dieu! Etsans Dieu point de vraies familles; sans familles, plus de devoirs; sans devoirs, plus de liens sociaux, plus de sociétés viables possibles.

Qui n'aime pas le clocher le brûle.

Qui n'aime pas son gardien vigilant le fusille ou le pille et que devient la société!

Convenez, d'ailleurs, que ce n'est pas en vain que nous sommes les fils de Charlemagne et de saint Louis; une société comme la nôtre, à son gré, ne fait pas ainsi peau neuve!

Par malheur aussi, et je le dis avec une douleur vraiment chrétienne et patriotique, à côté des serviteurs dévoués du clocher et de leurs destructeurs acharnés, fleurissent les fanatiques de ce que j'appellerai volontiers la petite chapelle privée où nous n'avons été ni baptisé, ni marié et où l'on ne récitera pas sur ces derniers restes mortels qui furent nous, cette dernière et déchirante prière de l'Église, notre vraie mère à tous.

Et pourtant! entre le clocher et la petite chapelle, quels abîmes de contrastes!

En effet, le clocher s'élève au milieu de nos foyers chrétiens comme la tente du vieux Patriarche parmi les tentes de tous ses enfants...

La petite chapelle blottie en un coin isolé, loin de s'ouvrir à tous se renferme, se replie sur elle-même et, comme une pagode, elle semble vouloir y ensevelir sourde et mystérieuse sa prière égoïste et solitaire.

Le clocher fier et doux unit au contraire dans un même sentiment, invite tous les cœurs à la concorde et à la paix que tant de compétitions et d'intérêts divisent.

Moins généreuse la petite chapelle s'élève contre d'autres petites chapelles rivales et le clocher.

La petite chapelle divise, en quelque sorte, le Christ, et comme au temps des Apôtres (1), si l'un disait: « Je suis à Paul! » l'autre disait: « Je suis à Céphas. »

Le grand, le loyal, le doux clocher, lui, s'écrie: « Je suis à tous et pour tous!!! »

Partout et toujours il continue à évangéliser pauvres et riches sans distinction, n'ayant de préférence et d'attrait que pour les plus pauvres et les plus malheureux.

La petite chapelle préfère les heureux et ne s'implante guère que parmi ceux-là seuls qui ont à donner et rien à demander!

Comme au temps du bon prédicateur Bartolome, la cloche de la petite chapelle redit toujours « *Vos queritis a me fratres carissimi, quomodo iur ad paradisum? Hoc dicunt vobis campana monasterii* »

« *Dando! Dando! Dando!!!* »

Mais à quoi bon, il n'est besoin que d'avoir des yeux et des oreilles pour voir et entendre qu'avec ces diverses manières d'agir et en tournant le dos à notre clocher, nous allons tout doucement aux abîmes... Aux yeux de tout homme de sens, le clocher, à l'heure terrible que nous traversons, est encore le premier et dernier sanctuaire de notre dignité, de notre liberté et de notre seule et vraie régénération!

Moi aussi, parvenu déjà sur l'autre versant de la montagne de la vie, j'ai voulu aller revoir, une fois encore au moins, mon clocher natal.

Vous allez me trouver bien jeune et bien naïf. Eh! pourtant je me rendis à B.-s.-S., tranquille pays qui me vit naître. Je ne saurais dire, non plus, ce sentiment indéfinissable, aussi fort que doux, qui m'était inconnu et me remontait au cœur comme une sorte de séve printannière... Oui, et sans pouvoir m'en rendre compte, je me sentais tout à la fois heureux

(1) Saint Paul, I aux Corinthiens, ch. 1, vers. 12.

et attendri. Et, phénomène bien plus inexplicable, quand, pour me rendre à cette même église où j'avais été baptisé, il me fallut passer devant la maison qui m'avait vu naître et désormais intéressante pour moi seul sans ascendant et sans postérité...

Eh bien! ces impressions ne furent rien à côté de celles que j'éprouvais plus tard, à l'ombre de ces mêmes voûtes plusieurs fois séculaires, qu'à bon droit je pouvais appeler: *Mon clocher!*

Oui, rien ne m'y fut indifférent, pas même la plus petite sculpture; il me semblait que je connaissais tous ces objets, que je les avais tous vus, touchés, admirés en des temps lointains, mais plus heureux.

Chacun d'eux me tenait un langage, car tous avaient pour moi une voix qui m'améliorait, comme celle de ma propre mère.

Oui! Railliez, déraillez même, aimables jongleurs d'utopies et dont la seule matière est le seul horizon; raillez et déraillez, car vous vous croyez tout permis! Quant à moi, n'y eût-il pas une autre vie; Dieu lui-même ne fût-il qu'un vain nom, je préférerais toujours les vertus et les espérances, les consolations, l'ordre, la justice, les grandeurs morales qu'ont abrité, protégé, fait briller mon pauvre clocher! Je n'en veux pour preuve que cette inscription de la maison Ferlet, du quatorzième siècle, et que mon clocher natal caresse encore de son ombre:

« *Mieux vaut un
Peu avec justice
Que gros revenus
Sans équité.* »

E. DE JACOB DE LA COTTIERE.

Concerts Bellecour

Le festival Verdi a fait une heureuse diversion aux programmes légèrement monotones des jours ordinaires.

L'orchestre, sous l'habile direction de M. Luigini, a fort bien enlevé l'ouverture de *Nabucco*, l'entracte de la *Traviata* et divers autres morceaux extraits des ouvrages de Verdi; glissons sur la marche d'*Aïda* agrémentée de quelques *Couacs* qui ne sont certainement pas dans la partition.

La grande scène du *Miserere* du *Trovère* a été admirablement chantée par M. et M^{me} Cottet, fort bien secondés d'ailleurs par notre excellent orchestre et la Société chorale dirigée

par M. Peraud. La romance d'*Aïda*, par M. Cottet, et le septuor d'*Ernani*, par M^{me} Cottet, M^{lle} Alemany, MM. Cottet, Michel et Serinin, ont été aussi très applaudis.

Le festival Verdi ne doit pas nous faire oublier le succès obtenu vendredi par M. Ritter qui dans un *solo romantico* de Brucialdi, s'est montré l'exécutant hors ligne que l'on connaît.

Mentionnons aussi une composition des plus intéressantes de M. Perilhon: *Procession traversant une fête champêtre*, sujet fort original, traité par M. Perilhon d'une manière ingénieuse et qui n'est pas sans rappeler celle de son illustre maître Saint-Saëns. L. A.

Tribune du Travail

PLACEMENTS GRATUITS

Bureau: rue Désirée, 6, au 2^e
Pour Hommes, de 11 heures à 1 heure.
Pour Femmes, de 2 h. à 4 h. jeudi excepté.

ON DEMANDE

On demande un jeune homme un peu fort, pour apprenti ébéniste (218).
Un apprenti pour la réparation des meubles, quai de la Charité, 36.
Un jeune homme ayant une belle plume pour apprendre la quincaillerie (169).
Pour accompagner le prêtre appelé la nuit auprès des malades, la fabrique d'une paroisse de la ville donne un petit logement à un homme marié ou non ayant un état (171).

DEMANDE DE PLACES

Un sergent major d'infanterie de marine qui achève son service militaire, demande une place dans un bureau pour le commerce ou l'industrie.
Un jeune homme, 22 ans, exempt du service comme fils aîné de veuve, pouvant faire le service de cocher, valet de chambre et cultiver un jardin, demande une place dans couvent, curé, pensionnat ou maison bourgeoise (354).
Un homme sérieux, connaissant le tissage, pouvant tenir une petite comptabilité, faire les courses, etc. demande un emploi dans maison de soierie à la ville ou à la campagne, prétentions modestes.
Une dame très bonne vendeuse demande emploi; pourrait au besoin tenir une petite caisse (253).
Une dame au courant des affaires désire trouver un poste de confiance, comme caissière-gérante ou dame de comptoir (258).
Un chauffeur-mécanicien, 50 ans, demande emploi pour chauffer et conduire, à la ville ou la campagne, (385).

Le Propriétaire-Gérant: B. DUVIVIER.

LYON. — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, SITAAT AINÉ, RUE CENTRE, 4.

CHAPELLERIE

Maison RIVIER Sœurs

80, rue Hôtel-de-Ville et rue Centrale, 43

Cette maison engage ses nombreux clients à visiter ses magasins. Ils seront surpris de voir une aussi grande Exposition de Chapeaux de Feutre et Paille couleurs assorties depuis 1 fr. 75 jusqu'au plus riche.

10,000 Chapeaux de toutes nuances et toutes formes, prix unique. 3,60

2,000 BOUTEILLES

Madère Vieux

Fr. 22 la caisse de 22 bouteilles, Franco dans toutes les gares.

Marsala Vierge

2 francs le litre en petits fûts.

S'adresser à M. Laurent BILLIET

35, chemin de Choulans, LYON.

LA

LANTERNE D'ARLEQUIN

Illustrée: 10 Centimes

Paraissant tous les Dimanches

DESTRUCTION INFAILLIBLE

des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charançons, etc.

Le kilo. 12 fr.; 100 gr., par la poste, 1 fr. 95.

E. GARNY, fab., 28, rue Bugeaud, à Lyon.

Le Jeune Age Illustré

JOURNAL DES ENFANTS

PARAISANT

Tous les Samedis

SOUS LA DIRECTION DE

M^{lle} Lérida GEOFFROY

BUREAUX: 76, rue des Saints-Pères, PARIS.

LA MAISON DE FRANCE

Par AMÉDÉE DE CÉZENA.

Prix. 30 centimes.

Etude composée en vue de réunir sous une forme brève et concise, les renseignements indispensables à quiconque veut être fixé sur la Maison de France, son origine, sa filiation et son rôle dans l'histoire de notre pays.

En vente dans nos bureaux au prix de 30 centimes l'exemplaire, et réduction de prix sur 10.

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION

Par LOUIS D'ESTAMPES et CLAUDIO JANNET

Un beau volume de 500 pages précédé de l'Encyclique de S. S. au

Prix de 3 fr. 50.

On peut s'adresser dans nos bureaux pour avoir l'ouvrage.

On trouve dans nos Bureaux:

Les Chants Royalistes

La III^e série du RECUEIL DE CHANTS ROYALISTES, paroles et musique, vient de paraître. Nous y retrouvons un grand nombre de chansons célèbres.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs les II^e et III^e séries, édition de luxe, à 1 fr. 40 c. l'exemplaire; les I^{re} II^e et III^e séries, édition populaire, à 90 c. l'exemplaire.

CARROSSERIE

1^{re} MAISON DE CONFIANCE

A LYON

P. CHARREL

Ancienne maison ROBERJOT

Place St-Pothin, 10 et 12

Vastes et splendides magasins, où l'on trouve Breacks, Landaus, Spider anglais, Charettes anglaises, Mylords.

Récompenses obtenues à toutes les grandes Expositions.

PHILODERME INDIEN

Une lotion matin et soir guérit en un mois

FEUX DU VISAGE

BOUTONS, ACNÉ
Lyon, MAZADE et DALOZ, et dans les principales pharmacies.

POUDRE MAZADE & DALOZ

14, RUE D'ALGERIE, LYON
La seule infatigable pour détruire les

CAFARDS

S'emploie avec des pommes de terre cuites, du sucre et de l'eau.
Vente chez MM. les Pharm. Droguistes et Epiciers.

GRAINS DE BAREZIA

POUR DÉTRUIRE LES

RATS

LYON, 14, rue d'Algerie

Vente: Pharm., Drog. et Epic.

Exiger un rat sur la boîte.

Chocolat du Planteur

GARANTI PUR CACAO ET SUCRE

LE MONITEUR DE LA MODE

peut être considéré comme le plus intéressant et le plus utile des journaux de modes. Il représente pour toute mère de famille une véritable économie.

Edition simple, un an 14 fr., six mois 7 fr. 50; trois mois 4 fr. édition 1^{re}, un an 26 fr., six mois 15 fr., trois mois 8 fr.

Le *Moniteur de la Mode* paraît tous les samedis, chez Ad. GOUBAUD et fils, éditeurs, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

DU

SENTIMENT RELIGIEUX

DANS L'ÉDUCATION

Brochure in-12

Cet ouvrage qui se vend au profit des ÉCOLES CATHOLIQUES de notre ville, se trouve dans nos bureaux.

Prix: UN franc

MUSÉE DES FAMILLES ET MODES VRAIES RÉUNIES

PARIS, 20 fr.; DÉPARTEMENTS, 22 fr.; UNION POSTALE, 24 fr. 50 c.

PARIS, librairie DELAGRAVE, rue Soufflot, 15.